

*Julie Douard*

**Usage communal  
du corps féminin**

**JULIE  
DOUARD**

**P.O.L**  
Extrait de la publication



# Usage communal du corps féminin

DU MÊME AUTEUR

*Après l'enfance*, P.O.L, 2010

Julie Douard

# Usage communal du corps féminin

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2014  
ISBN : 978-2-8180-1915-3  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

## **MARIE MARRON ET QUELQUES AUTRES**





# 1

Marie Marron avait toujours été un peu gourde. Par *toujours*, il faut entendre non pas *depuis sa naissance*, mais *depuis ses premiers pas* qu'elle avait faits vers l'âge de vingt mois car Marie Marron, en plus d'être gourde, était aussi remarquablement lente. Et Marie Marron le savait.

C'est pourquoi, quand elle avait une tâche à remplir ou un trajet à effectuer, elle s'y prenait toujours très, très à l'avance. C'était pour elle le seul moyen d'aboutir à quelque chose, ou quelque part, en temps et en heure. La conséquence de sa lenteur et de sa gaucherie était qu'elle ne se reposait jamais. Toujours à l'ouvrage, Marie Marron était peut-être empotée mais certainement pas paresseuse. Les gentils la qualifiaient de méritante et les méchants de godiche. Question de point de vue.

Ses parents à elle, ni méchants ni gentils, s'étaient toujours contentés de soupirer sans rien dire, mais de toute façon, ils étaient morts. Alors leur opinion n'était plus un problème pour qui que ce fût.

Marie Marron était donc une orpheline que les personnes indulgentes plaignaient. Quant à ceux qui la ren-

contraient, ils croyaient que l'extrême maladresse de ses manières était le résultat du chagrin causé par la mort de ses deux parents. Mais il n'en était rien. C'était à peine si elle avait versé trois ou quatre larmes à leur enterrement. Ceux qui avaient assisté à la cérémonie la croyaient donc insensible. Et on mettait cette insensibilité sur le compte d'une déficience intellectuelle. Il ne venait à l'idée de personne qu'elle pouvait être une mauvaise fille, une ingrate. On la croyait seulement très légèrement débile et on lui souhaitait de trouver un mari. Seulement, on n'était pas convaincu qu'un homme la voudrait pour épouse, ou alors peut-être un très vieux ou un très pauvre, un de ceux qui ne peuvent guère se montrer exigeants vis-à-vis des choses de l'amour et du ménage.

Heureusement pour elle, Marie Marron n'était pas une fille trop laide. Elle était plutôt très mince et sa figure allongée n'était pas si repoussante. Peut-être même aurait-elle pu être jolie si elle avait montré une tournure plus distinguée. Mais son corps entier respirait la difficulté. Et quand Marie Marron ne disait rien, on était à deux doigts de la croire morte. Peu d'êtres sur cette Terre pouvaient prétendre gaspiller une si infime quantité d'oxygène qu'il n'en fallait à cette demoiselle pour survivre.

Au moins, Marie Marron ne coûtait rien, et c'était bien le plus réjouissant aux yeux de la vieille Hortense qui, parce qu'elle avait pour seul tort d'être la tante de la jeune fille, devait s'occuper d'elle depuis la mort de ses parents.

Hortense s'était parfois demandé ce qu'elle avait fait de mal au Bon Dieu pour mériter un tel fardeau. C'était

une Marie âgée de quinze ans qui lui était tombée dessus, suite au malheureux accident de voiture qui avait provoqué la dislocation totale des deux corps parentaux. En réalité, Hortense n'avait rien fait de mal, elle avait juste eu le malheur d'avoir pour frère un jouisseur de première qui emmenait sa femme danser chaque samedi soir et qui ne se privait jamais d'une bonne bouteille de champagne. Et voilà, un coup de trop avait bêtement propulsé la voiture vers un arbre et Marie vers Hortense.

Ce gâchis avait donc considérablement modifié la vie de cette dernière qui n'aimait pourtant ni danser ni le champagne. D'ailleurs, elle n'appréciait pas davantage les enfants et encore moins les adolescents. Elle trouvait qu'ils sentaient. Probablement la faute aux hormones et aux mauvaises pensées. Mais il avait bien fallu faire de la place pour cette fille qu'on ne pouvait se contenter de ranger dans le placard à balais même si, selon Hortense, c'était bien à cela que cette grande tige ressemblait. On pouvait au moins se réjouir du fait que son allure, sans charme ni formes, ne risquait pas de provoquer d'émeute dans le voisinage. C'était toujours ça de pris. Hortense n'aurait guère supporté de voir son paillason souillé par une farandole de vicieux prétendants.

Donc Marie Marron vivait chez la vieille Hortense, comme on l'aura compris. Cependant, il faudrait préciser que celle que tout le monde appelait la vieille Hortense ne l'était pas franchement. Elle avait juste l'air d'être vieille, ce qui était bien pire, et ça, tout le monde en conviendra. En outre, Hortense ne vivait que pour ses pieds, car ses

pieds la faisaient souffrir. Mais au moins, eux, si moches et gondolés qu'ils fussent, ne sentaient pas, pas comme les adolescents. C'est pourquoi Hortense préférait leur compagnie à celle des jeunes gens.

Avec tout ça, on cherche un peu ce que l'on aurait pu ajouter à propos de la vieille Hortense qui la rendit un tant soit peu sympathique, mais sympathique, vraiment, elle ne l'était pas. Et puis, elle était parfois menteuse. Par exemple, elle ne s'appelait même pas Hortense. Son nom de baptême était Claude. Ses parents n'avaient pas voulu autre chose qu'un fils et, pour avoir ce plaisir, ils avaient dû attendre la naissance de leur deuxième enfant, celui qui serait choyé, celui qui réussirait, celui qui danserait, boirait du champagne et périrait contre un arbre, bref le père de Marie Marron, un certain Jean-Claude, feu Jean-Claude comme on disait.

On s'en doute un peu, la vie de Marie Marron chez sa tante, la vieille Hortense, était franchement austère et monotone. Dans ces conditions, on comprend mieux comment la pauvre Marie, la grande Marron comme disait la buraliste qui lui vendait le tabac à rouler dont raffolait la tante, put ne serait-ce que daigner jeter un regard à ce taré de Gustave Machin.

Taré, le mot est peut-être fort si l'on s'en tient à une conception purement génétique du personnage car, après tout, il n'y avait pas, dans la famille Machin, de défauts héréditaires tels qu'on put expliquer par ce biais la monstruosité discrète du petit Gustave. Évidemment, le problème pouvait venir d'un lointain aïeul dont on avait

enterré jusqu'au souvenir. Mais il se pouvait aussi que le pensionnat dans lequel les parents Machin avaient placé Gustave dès la sixième lui eût appris la roublardise plus finement que le latin. Pourtant, la mère Machin assurait à qui voulait bien l'écouter qu'elle avait mis son gosse en pension justement parce qu'il lui faisait peur.

Elle avait même tenté une fois de le faire exorciser, à l'insu du père. Mais le curé avait échoué à extirper le mal du garçonnet de sept ans qui ne voulait qu'une chose, savoir si le vieux portait un slip sous sa robe. De toute façon, le curé n'avait pas pu finir son œuvre car le père de Gustave, rentré prématurément de la chasse à cause d'une pluie battante, avait considéré l'homme d'Église comme un excellent gibier et l'avait forcé à courir tel un lapin dans toute la maison. Non pas que ce chasseur de curé fût ivre, enfin pas au point de confondre les mollets du prêtre avec les pattes d'un cerf, simplement il considérait la religion comme la pire des nombreuses lubies de sa femme et s'il la tolérait hors de chez lui, il n'était pas question qu'elle foute les pieds dans sa cuisine.

Le résultat de tant de soins s'appelait donc Gustave Machin. Il était un petit être plein de hargne qu'on aurait pu croire tout droit sorti d'une forêt maléfique. Mais il avait quelques qualités qui lui rendaient de grands services : il était très rapide et il savait parler aux grandes filles un peu gourdes.

C'est lors d'une marche silencieuse organisée dans la petite ville où travaillait la pédicure d'Hortense, que Marron vit – ou plutôt entendit – Machin pour la première fois. Marie avait accompagné sa tante qui l'avait incitée à profiter de leur présence en ville pour faire un petit tour de son côté. Il faut dire que le cabinet de la pédicure d'Hortense était si exigu qu'on ne pouvait pas discuter tranquillement en se faisant triturer les cors sans être entendu depuis la salle d'attente, qui somme toute se résumait à une chaise posée derrière un rideau. Donc, ce jour-là, Marie Marron n'avait pas grand-chose à faire sinon traîner trois quarts d'heure dans les rues d'une petite ville dont elle connaissait par cœur toutes les boutiques, pendant que sa tante blabla-tait sans témoin.

À force de ne rien faire tout en traînant des pieds, elle s'était peu à peu retrouvée entourée d'une foule de gens muets. Or Marie Marron, qui elle-même parlait peu, trouvait pourtant les muets effrayants. Elle en connaissait deux qui leur rendaient parfois visite car ils constituaient le seul couple dont Hortense supportait la compagnie. Ni

Marie ni sa tante ne maîtrisaient le langage des signes mais tout le monde était poli et savait jouer aux cartes. Et ces après-midi-là, Marie s'ennuyait encore un peu plus que d'habitude.

La grande Marron en était là de ses réflexions quand elle entendit une voix répéter d'un ton outré : « C'est inadmissible ! Inadmissible ! Réellement inadmissible ! » Parfois la voix proposait des variantes avec les mots « intolérable » ou encore « inacceptable ». Rassurée de découvrir qu'elle n'était pas la seule du cortège à savoir parler, Marie Marron se retourna pour découvrir un jeune homme ulcéré.

Ce qui était inadmissible, intolérable, inacceptable, c'était la mort de jumelles prépubères causée par un multi-récidiviste en proie à des troubles psychiatriques certains, mais qui pourtant n'avait fait l'objet d'aucun traitement adéquat alors qu'il aurait fallu le lobotomiser à la suite de son premier crime, faute de pouvoir l'exterminer – bien sûr – puisqu'on était dans un pays qui protégeait les bourreaux plutôt que leurs victimes.

Gustave Machin était convaincant et Marie Marron acquiesçait. Toutefois, elle lui demanda si la lobotomie consistait en une sorte de cure thérapeutique et s'il connaissait personnellement les jumelles. Gustave dut alors avouer, l'air grave, qu'il n'avait jamais rencontré aucune des deux victimes, ni même leurs parents d'ailleurs, mais qu'il se faisait un devoir moral de les soutenir dans ce moment tragique. Selon lui, il était nécessaire d'être là, non pas pour éponger dans le silence un chagrin qu'il ne ressentait forcément pas, mais parce qu'il était juste de s'élever

et de marcher contre la barbarie. Gustave faisait de toutes les tragédies une affaire personnelle et le moindre des faits divers exaltait sa volonté de changer le monde. Aussi courrait-il le pays pour marcher en silence derrière les familles décimées, autant qu'il le pouvait. Il fallait grossir les rangs des honnêtes gens.

Marie Marron était fascinée. Elle qui ne voyageait jamais, ni par le corps ni par l'esprit ; elle qui d'ordinaire ne pensait rien sur rien, et qui peinait même à se souvenir des rares opinions qu'elle avait pu se forger au cours de sa vie, elle découvrait un bloc de certitudes qui semblait peser une tonne, malgré sa petitesse.

Le bloc lui plut. Elle voulut lui plaire à son tour.

Elle lui apprit donc, d'un air faussement assuré, qu'elle le comprenait parfaitement puisqu'elle-même était orpheline de père et de mère. Les tragédies, elle connaissait, surtout les personnelles.

Machin fut charmé. S'agissait-il d'un assassinat ?

Après quelques hésitations, Marie avoua qu'il n'avait été officiellement question que d'un accident, mais que tout cela n'était pas très clair au fond et que la voiture avait dû être sabotée tandis qu'on avait drogué son père pour s'assurer un meilleur carnage. Marie avoua encore que le métier de son père, professeur d'anglais dans une école de filles, l'avait amené à se faire beaucoup d'ennemis. Et plus elle avouait, plus elle mentait. Plus elle mentait, plus le bloc fondait.

Et ce furent là les débuts d'un amour ambigu.



Gustave Machin n'était pas un incompris. Gustave Machin était juste incompréhensible. Ses convictions, éthiques ou politiques, tenaient à pas grand-chose. Et ses discours, souvent répétitifs, pouvaient se résumer en deux phases éternellement consécutives, la description puis l'indignation. Il y avait, il fallait, il y avait, il fallait... Et ainsi de suite, avec beaucoup de points d'exclamation, mais le tout n'allait pas très loin. Quant à réfléchir sur le pourquoi et le comment, Gustave en était incapable. Par chance, ses auditeurs aussi.

Une personne un peu moins gourde que ne l'était Marie Marron aurait peut-être perçu le fait que tout l'engagement de Machin n'avait pour origine que la lecture des faits divers recensés dans le journal local. Si l'on était raisonnable, on ne pouvait manquer de se dire que ce garçon ne pouvait réussir. Mais le monde, lui, loin d'être raisonnable, se montrait prêt à accueillir n'importe quel olibrius pourvu qu'il eût l'air de savoir ce qu'il disait.

Des gens pour écouter Machin, en hochant la tête d'un air entendu, il y en avait à chaque comptoir. Et Machin en profitait.

Il aimait croire qu'il saisissait l'essence de toute chose et il aimait s'en imprégner. Pourtant, ce qu'il humait avec tant d'ostentation n'était pas l'air du temps, c'était seulement la sueur qui émanait de ses exultations. D'ailleurs, un mouchoir brodé de ses initiales fut le premier cadeau qu'il reçut de Marie. Elle avait remarqué que l'intelligence le faisait briller.

Marie Marron aurait pu écouter Gustave Machin pendant des heures, et c'est d'ailleurs ce qu'elle fit durant les premiers temps de leur relation ; tout du moins si l'on peut appeler cette succession d'entrevues autour d'un thé et de deux financiers une relation. Gustave ne touchait pas Marie et ne demandait pas à le faire. Marie se contentait d'attendre tout en s'interrogeant sur ce grand mystère qu'était l'amour.

Si nos deux chastes tourtereaux se virent si fréquemment à partir du moment où ils échangèrent leurs coordonnées complètes, c'est-à-dire lors de leur toute première rencontre, c'est parce qu'il leur était facile d'être bien ensemble. Malgré les apparences, qui auraient pu tromper un regard étranger, Gustave et Marie étaient parfaitement à l'aise l'un avec l'autre.

D'une part, Gustave Machin sentait qu'il impressionnait cette Mlle Marron à peu de frais, et que ses paroles prenaient dans sa tête à elle force et résonance. D'autre part, Marie était de son côté extrêmement flattée qu'on lui parlât. Sa tante et même ses parents auparavant ne s'étaient jamais vraiment adressés à elle pour autre chose que pour lui demander de mettre la table ou de la débarrasser. Elle ne savait même pas qu'elle était une personne à qui on pouvait

demander son avis sur des sujets aussi graves que la lobotomie, la castration des multirécidivistes ou la stérilisation des déficientes. Aussi buvait-elle les paroles de Gustave comme un bébé le lait de sa mère, avec une intense satisfaction physique.

Ce jeune homme, ce Machin-truc, comme dirait vite la vieille Hortense, semblait convaincu que cette jeune fille pouvait être traversée d'émotions et il s'employait à les faire surgir avec succès. Le cœur de Marie, cette fille qu'on avait prise pour une insensible, sursautait à maintes reprises au cours de ces petits thés partagés avec celui qui n'était ni vieux ni muet ni même amateur de jeux de cartes, et elle ne s'ennuyait plus l'après-midi.

Grâce à Gustave Machin, Marie Marron découvrait l'horreur du monde et s'en régalait.

Elle avait versé quelques larmes quand il lui avait narré par le menu les six ans de captivité de cette Anglaise, otage de son grand-père qui voulait faire de la petite son épouse. Elle avait eu la nausée quand il lui avait raconté comment ce SDF avait battu son chien à mort parce qu'il accusait la pauvre bête de lui avoir transmis les morpions qui faisaient de sa vie un enfer. Enfin, elle avait frissonné lorsque Gustave lui avait appris qu'on peut tuer un homme avec deux doigts et un peu d'adresse.

C'est sûr, Marie aurait pu avoir autant d'émotions en regardant simplement le journal télévisé avec sa tante qui le savourait les deux pieds plongés dans une bassine. Cependant, la blonde qui chaque soir débitait des horreurs ne proposait aucune solution, elle se contentait de chauf-

fer les esprits, comme disait Gustave, mais s'interdisait de réagir autrement qu'en altérant légèrement sa voix lorsque les nouvelles étaient trop odieuses pour sortir d'un sourire. Ce que Marie admirait justement chez Gustave, c'est qu'il ne voulait pas se contenter de constater, il voulait tout casser.

Ses courtes études avaient mené ce jeune homme jusqu'à la profession de commercial qui lui convenait plutôt car, on l'aura compris, il aimait parler, prenant même beaucoup plus de plaisir à s'adresser à des inconnus plutôt qu'à des proches. Ceux-là, d'ailleurs, n'accordaient pas toute confiance aux élucubrations du dernier-né de la famille. Tandis que sa mère le croyait définitivement possédé et perdu pour le Bon Dieu, ses frères aînés le jugeaient affectueusement mythomane et fantasque. Depuis la jolie boucherie-charcuterie qu'ils tenaient ensemble, ils craignaient parfois que le petit Gustave ne perdît un peu les pédales. Ils se souvenaient d'un voisin qui – tout comme le benjamin – aimait vociférer ; il avait fini à l'asile après avoir tué tous les chiens du village parce qu'il avait chuté sur une de leurs déjections, un soir de rendez-vous galant. Mais après tout, Gustave, lui, n'avait jamais voulu approcher la moindre bête et il s'intéressait trop peu aux animaux pour penser une seule seconde à les caresser ou à les fracasser. Peut-être ne fallait-il donc pas trop s'inquiéter.

Gustave profitait de ses tournées commerciales pour sonder la population. Il affirmait à Marie que son métier lui permettait d'être au contact du peuple réel. Or, d'après lui, les vraies gens étaient la richesse du pays.